

A MES VERS

Dédié à M. Mistigris critique (?) au "Samedi"

*Ainsi donc, mes beaux vers, vers pleins de ma jeunesse,
Pleins de foi, pleins d'amour ; vers qui sonnez si bien
Quand je les lui prodigue entre quelque caresse
Et quelque baiser rude, on naît l'écho du sien ;*

*Ainsi donc, mes beaux vers, voilà qu'on vous condamne
Pour n'avoir pas en tout, la pureté de l'eau !
Vous n'avez pas de rime et moi, je suis un âne,
J'ai contrefait Musset, j'ai méprisé Boileau !*

*Vous n'avez pas de rime, ou mieux de rime riche ;
Vous êtes nés d'un Cris, sans compter, au hasard ;
Ma muse est la chanson populaire, elle triche,
Parce qu'elle est naïve et se montre sans fard !*

*Qu'importe ! Montrez-vous tels que moi je vous aime ;
Défiez le bourgeois d'un chant de liberté.
Ce que j'écris est moi, ce n'est pas un poème ;
C'est un sanglot d'amour vibrant de vérité !*

A. DEL H. W.

Montréal, 1899.

L'ENFANCE ET LA PRIERE

M. François Coppée a publié sous ce titre : *L'Enfance et la prière*, un émouvant article dont voici quelques passages.

M. Coppée évoque le tableau si touchant de la mère qui fait prier son petit enfant à son réveil :

Quelle douceur ! Elle prie avec lui, pour lui et par lui ! Ce sentiment de crainte respectueuse que nous inspire, parfois, la grandeur de la Divinité, elle ne l'éprouve pas à présent. Elle est pleine d'abandon et de confiance. Elle est certaine que Dieu exaucera les vœux que lui adresse une bouche si pure ; elle ne doute pas que Celui qui est la force infinie et la science absolue ne soit touché par tant d'innocence et de faiblesse. Et puis, il y a une mère là-haut, la sainte Vierge, qui est la source de toutes les grâces et qui saura bien obtenir ce que lui demande une autre mère par la voix balbutiante de son enfant !

Oui, vous êtes agréables à Dieu et vous prenez un sublime essor vers la gloire, prières de tous les chrétiens ! Hymnes liturgiques chantées par les prêtres, cantiques en toutes langues lancés à pleine voix par l'assemblée des fidèles, harmonieux orages des grandes orgues qui faites tressaillir la nef des cathédrales, chœur des pèlerins en marche vers quelque sanctuaire qui éveille les échos des montagnes, pieux sanglots des affligés auprès des tombeaux, plaintes douloureuses des âmes repenties, paroles enflammées de la religieuse ou du moine en extase dans sa cellule, oui vous montez jusqu'au trône du Tout-Puissant ! Mais avant tout, il est le Père : et dans l'immense, dans l'éternelle rumeur des voix qui le louent et le confessaient, il écoute aussi très tendrement, j'en suis sûr, les candides et presque inconscientes prières des petits enfants, pareilles à un confus ramage d'oiseaux.

L'homme qui, dans son enfance, sut prier, ne l'oubliera jamais. Les passions et les luttes de la vie, les révoltes de l'esprit et des sens, peuvent le conduire au doute, à l'incrédulité, que dis-je ! au pire excès de la négation et du blasphème. Une trace de la foi de son premier âge reste toujours au fond de son cœur, comme les caractères de l'ancien manuscrit sur le parchemin d'un palimpseste. Vienne la grande douleur, profonde détresse—physique ou morale. Oh ! comme il se rappellera tout de suite l'heure si lointaine où, agenouillé dans son berceau, il sentait, près de sa joue, la chaleur du visage de sa mère qui lui enseignait le *Pater* et l'*Ave*. Et, presque toujours, alors, il s'écroulera lui-même, se voilera la face de ses deux mains et poussera ce cri, qui sort naturellement du fond de l'homme : " Mon Dieu, ayez pitié de moi ! "

Ce cri, pour une âme naufragée—j'en sais quelque chose—c'est le phare qui luit dans les ténèbres, c'est le port, c'est le salut !

Aussi, j'éprouve une véritable colère contre les mal-fauteurs qui, pris d'une démence inconcevable, prétendent, eux-mêmes ont forgé le mot, " déchristianiser." Certes, il n'y parviendront pas. C'est la destinée

de l'Eglise d'être toujours militante en ce monde ; ses périodes de progrès et de décadence ne sont que des mouvements de flux et de reflux, et, en ce moment précis, nous sentons bien que le flot monte. Mais est-il, en vérité, une plus mauvaise action que de ravir au peuple la foi et la prière ? Car elles sont faciles à ces humbles, à ces simples de cœur—c'est même un de leurs privilèges—et elles y trouvent, mieux que nous autres, en qui repousse toujours la mauvaise herbe de l'orgueil, un admirable viatique pour le dur voyage de la vie. Hélas ! à l'heure qu'il est, un mal énorme a été fait, il s'aggrave toujours, et l'on nous prépare des générations de malheureux qui s'agiteront entre la révolte et le désespoir.

Comment ne pas s'alarmer devant un pareil avenir ? Comment ne pas s'indigner surtout à la pensée que ceux qui concourent à cette œuvre funeste ne sont même pas tous de bonne foi et que tel politicien bourgeois, prêt à voter tout ce qu'on voudra pour chasser Dieu de l'école, s'étonnerait que sa "dame" et sa "demoiselle" n'eussent pas de religion, comme il dit dans son plat langage ?

Puisse le fait que je lui signale aujourd'hui—ces innombrables enfants sans baptême, sans ombre de pensée religieuse—faire un peu rentrer cet homme en lui-même ; et si un soir, dans l'intimité de la famille, il se surprend à s'attendrir devant le tableau—toujours auguste et charmant—de sa femme faisant apprendre à son dernier-né quelque prière enfantine, puisse-t-il rougir de son hypocrisie et songer avec horreur que ce pain de l'âme qu'il accorde aux siens, il l'arrache aux pauvres gens ! "

FRANÇOIS COPPÉE.
de l'Académie française

LE JAPON ACTUEL

Le Japon ouvert aux étrangers.—Mariages japonais.—Nobles et paysans.—Nos belles Japonaises.—Caractères du peuple japonais.—Les petits Japonais.—Ecoliers modèles.—L'esprit et le corps.—Un peuple d'avenir.

Les menaces faites par le Japon à la Chine, au sujet du paiement de l'indemnité de guerre due par cette dernière puissance, la question, toujours en suspens, des îles Hawaï et les progrès de toute sorte réalisés par le peuple japonais, nous font un devoir d'étudier et de connaître cette nation si curieuse, qui aspire et paraît appelée à jouer un rôle prépondérant dans un avenir plus ou moins prochain. Le Japon est d'ailleurs à la mode.

On sait qu'en 1869, une année après la révolution qui donna le pouvoir au mikado, les étrangers pénétrèrent dans toutes les parties de l'empire. Beaucoup s'y fixèrent ; quelques-uns s'y marièrent. Les mariages étant temporaires dans le pays, ceux qui se décidaient à en goûter ne se compromettaient guère. Mais les Japonaises ont tant de qualités domestiques, elles savent

rendre leur intérieur si agréable, qu'elles réussirent à retenir leurs maris, et le provisoire devint ainsi définitif. Les enfants se confondirent de jour en jour avec la population nationale, et formèrent un tout de plus en plus homogène. Cependant, les uns prospérèrent mieux que les autres. Les enfants de Français et de Japonais sont beaux et robustes, alors que ceux qui ont pour pères des Anglais ou des Allemands, sont malingres et meurent de bonne heure.

Si intime qu'elle ait pu être, la fusion des éléments ethniques composant la nationalité japonaise actuelle laisse persister l'existence de trois types bien distincts : le type kourilien, le type mongolique et le type asiatique. Malgré la diversité des peuples qui habitent aujourd'hui l'archipel japonais, l'ensemble de la nation est très homogène et, à part les Aïnos du nord de Yédo et les Kouriles, la plupart encore sauvages, tout le peuple parle la même langue, subit les mêmes lois, pratique les mêmes usages.

Deux classes se reconnaissent anthropologiquement : celle des paysans et celle des nobles. La première porte l'empreinte du cachet oriental bien marqué, alors que les Japonais de noble origine ont la tête plus allongée, le front plus élevé, la figure plus ovale ; en outre, ils sont moins forts et ont la peau plus blanche. Les femmes sont réellement belles et rappellent les Européennes, mais à un degré moindre que les Aïnos, qui ont l'œil droit, tandis que les autres ont la fente palpébrale oblique et les paupières bridées, moins cependant que chez les autres peuples de l'Extrême-Orient. L'obliquité des yeux est plus prononcée chez les hommes de la classe noble que chez la femme de même origine. Les jeunes gens restent longtemps imberbes et, pendant leur adolescence, ressemblent, à cause de cela, aux jeunes filles de race blanche.

Tous les Japonais sont de petite taille : 4 pieds 10 pouces à cinq pieds ; leurs femmes sont encore plus petites, mais bien proportionnées, avec des attaches d'une grande finesse. Les hommes du peuple sont, de même que les Chinois, presque tous vigoureux et très résistants à la fatigue. La phthisie fait des ravages chez les hommes des classes supérieures.

Le peuple japonais est, de tous les peuples de l'Asie, celui qui se rapproche le plus du type européen, sous le double rapport des qualités et des défauts. Les Japonais sont des Français doublés d'Orientaux. Comme Orientaux, tout, en eux, est dominé par le sentiment de l'éternel, de l'absolu, de l'immuable. Par contre, ils sont doués d'une grande mobilité, d'une étourderie chevaleresque, d'un amour du luxe et d'un goût prononcé pour les modes et la musique. Ils tiennent du Malais pour le mépris du négoce, l'amour de la guerre, des aventures, des voyages. Ils ont également le goût du théâtre, de la représentation, et un profond respect pour la hiérarchie.

Ce sont d'actifs et laborieux chercheurs, doués d'aptitudes littéraires indiscutables, qui s'instruisent de la guerre et de la philosophie avec les Allemands, des

